

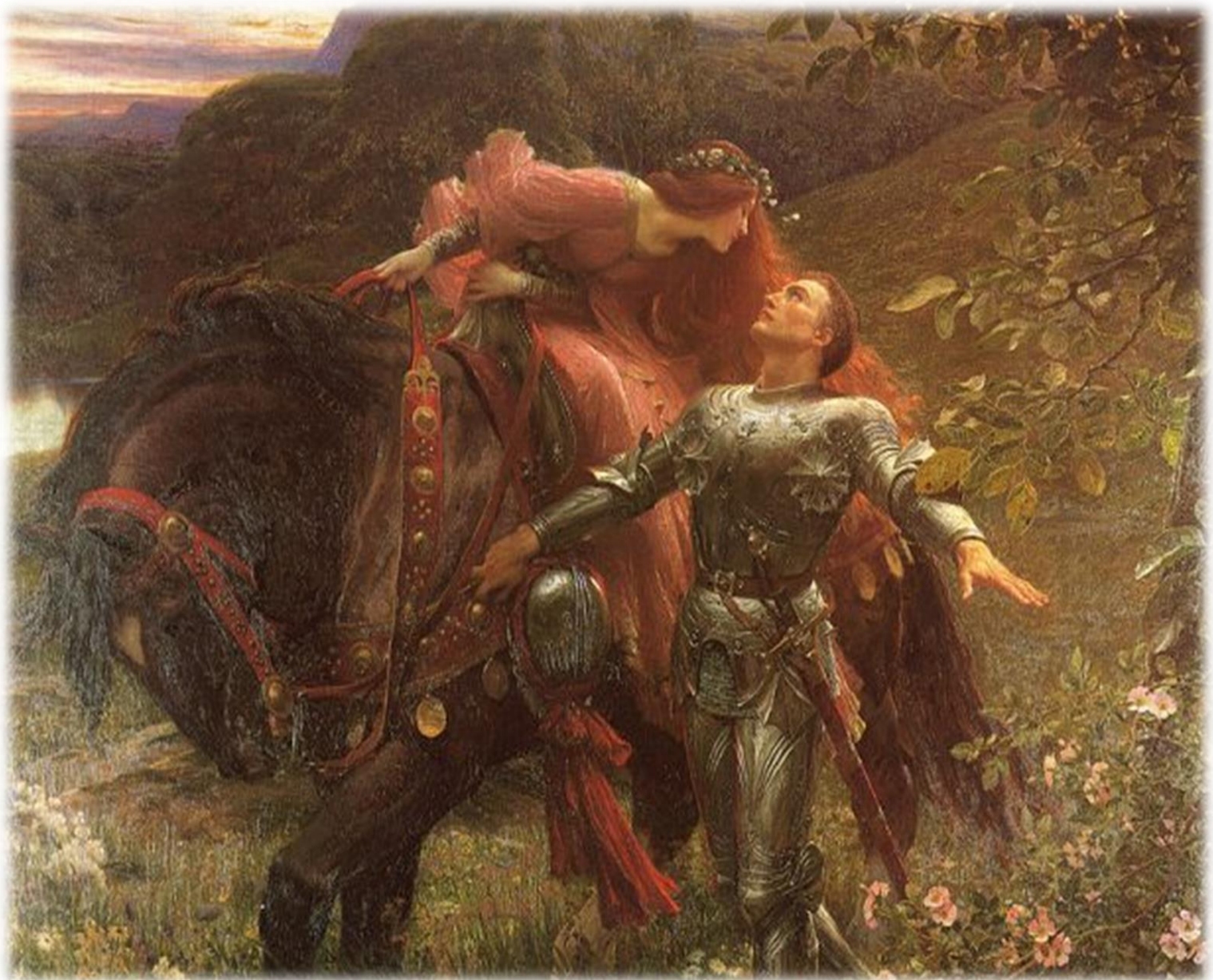
# MILLE ET UNE MEDITATIONS SUR L'AMOUR

OUVRAGE COLLECTIF

ÉTUDES REUNIES ET INTRODUITES PAR

**Khalil BABA**

---



# **MILLE ET UNE MEDITATIONS SUR L'AMOUR**

**Ouvrage collectif**

**Études réunies et introduites par**

**Khalil BABA**

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

- **Souad ATOUI-LABIDI** (Université Mohamed Boudiaf de M'Sila, FLL, Algérie)
- **Khalil BABA** (UMI, Faculté Polydisciplinaire Errachidia, Maroc)
- **Amina BEN DAMIR** (Université de Tunis, FSHS, Tunisie)
- **Stephanie GENTY** (Ecrivaine, traductrice, Université d'Evry-Val-d'Essonne, Paris, France)
- **Saïda LAMARA** (UMI, Faculté Polydisciplinaire Errachidia, Maroc)
- **Jaouad ROUCHDI** (UMI, Faculté Polydisciplinaire Errachidia, Maroc)
- **Catherine WEBSTER** (Ecrivaine, Doyen de l'Université d'Oklahoma Central, USA)

## ***MILLE ET UNE MEDITATIONS SUR L'AMOUR***

**Ouvrage collectif**

**Publication de l'Université Moulay Ismaïl,  
Faculté Polydisciplinaire d'Errachidia (Maroc)**

**Dépôt légal : 2020MO1174**

**ISBN : 978-9920-39-375-1**

**Tous droits de traduction, reproduction et adaptation totale ou partielle sont réservés**

**Edition 2020**

**Couverture : *La Belle Dame sans Merci* (v. 1890) de Frank Decksee,  
visuel de l'affiche du colloque international (2019)**

***L'amour en littérature, en philosophie et en art entre Orient et Occident***

**Imprimerie ALJANOUB  
33 Rue Mohammed Zerktouni  
Errachidia (Maroc)**

**+212535791258**

**+212661516755**

# SOMMAIRE

<i>Préface</i>	05
----------------	----

## I- AMOUR ET GRANDS CLASSIQUES OCCIDENTAL ET ORIENTAL

<b>Catherine WEBSTER</b> (Etats-Unis d'Amérique) <i>Love is a many splendored thing : Tristan and Yseut in Medieval and Modern Times</i>	09
<b>Amina BEN DAMIR</b> (Tunisie) <i>« De l'Amour » dans Le Roman d'Antar d'après les anciens romans arabes Par Gustave Rouger</i>	17
<b>Khalil BABA</b> (Maroc) <i>"L'amour 'Udhrite" : chasteté absolue ou hypocrisie sexuelle ?</i>	32

## II- AMOUR ET LITTÉRATURE OCCIDENTALE (CLASSIQUE ET MODERNE)

<b>François LE GUENNEC</b> (France) <i>Les mouvements du cœur dans les Poèmes de Léon-Paul Fargue</i>	44
<b>Agnès LHERMITTE</b> (France) <i>Sylvie Germain et « l'inaispaisable passion d'aimer »</i>	51
<b>Alexandra DĂRĂU-ȘTEFAN</b> (Roumanie) <i>Altérité et charité dans "Alma" de J.-M.G. Le Clézio</i>	61
<b>Saadia RAHALI</b> (Maroc) <i>Les amours funèbres dans les Fleurs du Mal</i>	76

## III- AMOUR ET RELIGION

<b>Amel FAKHFAKH</b> (Tunisie) <i>Monogamie en terre d'Islam : l'exemple d'Arwa la Kairouanaise</i>	85
<b>Seydi Diamil NIANE</b> (Maroc) <i>L'amour du Prophète entre genre littéraire et cheminement mystique dans la poésie du soufi sénégalais Elhadji Malick Sy (m.1922).</i>	100
<b>Fatema-Ezzahra TAZNOUT</b> (Maroc) <i>"Soufi, mon amour", radiographie d'un succès littéraire</i>	109

## IV- AMOUR ET REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

<b>Alicia HOSTEIN</b> (France) <i>Philosopher et faire l'amour – Motifs de la conjonction</i>	117
<b>Zsuzsa SIMONFFY</b> (Hongrie) <i>Du manque au surcroît. À la recherche d'une définition éthique de l'amour</i>	126
<b>Abderahman ELOMARI ELALAOUI</b> (Maroc) <i>Le statut de la parole et de la folie amoureuses dans Le Banquet et Phèdre de Platon</i>	136
<b>Younès EZ-ZOUAINE</b> (Maroc) <i>Proust et la métaphysique de l'amour</i>	150

## V- AMOUR ET LITTERATURE DU MAGHREB

**Souad ATOUI-LABIDI** (Algérie)

*L'amour dans tous ses états dans l'écriture mokeddemienne* 159

**Bouchra EDDAHBI** (Maroc)

*L'amour comme étincelle créatrice de la poésie, dans Wellada princesse andalouse de Rabia Abdessamad* 170

**Saadia DAHBI** (Maroc)

*« Un lieu pour abriter l'amour... », au-delà des extrémités Nord/Sud. Analyse de l'espace interstitiel dans Alphonse d'Akli Tadjer* 177

**Jaouad ROUCHDI** (Maroc)

*L'amour dans la poésie féminine hassanie : l'art de l'éloquence et l'audace d'être soi* 185

## VI- AMOUR ET ETUDES LINGUISTIQUES

**Mouhcine SAIDI AMRAOUI** (Maroc)

*L'éthos discursif du sujet amoureux dans certains poèmes de l'arabe classique* 198

## L'amour dans tous ses états dans l'écriture mokeddemienne

Souad ATOUI-LABIDI

Maitresse de Conférence A et Habilitée à Diriger des Recherches

Faculté des Lettres et des Langues

Université Mohamed Boudiaf de M'Sila, (Algérie)

*« Dans la vie de tous les jours, l'amour est parfois décevant. La littérature est le seul espace, sans limites, qui peut rendre justice au rêve que l'on a de l'amour, qui peut lui donner tout son souffle. » Valérie Lebrun, 2018*

*« L'écriture, comme l'amour, permet de tout oublier. L'écriture, comme l'amour, permet de renaître. » Frédérick Jézégou. 2010*

*« La jouissance intellectuelle est l'explosion d'une obsession comprimée. » Jorge Wagensberg, 2012*

Nombreux sont les auteurs qui développent dans leurs écritures littéraires la thématique de l'amour. Et nombreux également sont les récits qui se limitent à une chronologie des éléments et des liens amoureux : regards, rencontre, désir, passion, échec, séparation ou conciliation. Dans ces écritures, il est bien question aussi d'une observation ou d'un point de vue porté sur des va et vient permanents entre l'imaginaire de l'amour et sa mise en récit pour ainsi dire que « la réflexion sur l'amour et celle sur son écriture s'entrelacent, créant une sorte de hors-temps. L'amour n'est plus pensé en termes de souvenir, d'extase ou de crise au présent ou de rêve dans le futur »<sup>1</sup>. L'amour est plutôt écrit dans une dimension multiple qui sort parfois de l'ordre des choses et de l'ordre du discours de fiction.

Le rapport entre l'amour et l'écriture prend diverses formes dans l'œuvre de l'auteure Algérienne Malika Mokeddem<sup>2</sup> qui dépeint dans ses romans des portraits de femmes à la recherche de la joie de vivre en dépit des problèmes qu'elles rencontrent. Cette écriture décrit l'amour non seulement dans son aspect accomplissement de soi mais aussi dans son caractère aventure et insoumission aux normes de la société traditionnelle. Sa représentation de l'amour

<sup>1</sup> Valérie Lebrun, « Trajet d'une Lectrice amoureuse : Lecture de l'amour dans la littérature contemporaine de femmes (Québec-France, 1990-2016) », Thèse, Université du Québec, Martine Devaux, 2018

<sup>2</sup> Malika Mokeddem est une écrivaine Algérienne des années 90. Elle est née en 1949 à Béchar dans le sud algérien. Elle est médecin de formation, spécialisée en néphrologie. Elle s'est installée à Montpellier en France pour exercer la médecine et puis elle a commencé l'écriture dans les années 90 avec son premier roman intitulé *Les hommes qui marchent*.

laisse transparaître une vision à double dimension : il est d'une part nécessaire à l'équilibre du personnage féminin ; d'autre part, il remet en question les liens entre les femmes et les hommes, ainsi que les couples amoureux qui n'arrivent pas à entretenir leurs liens affectifs à cause des exigences familiales et traditionnelles. À travers la lecture de l'œuvre de l'écrivaine, il sera question ici d'étudier et d'analyser la mise à nu des sentiments variés des personnages féminins ainsi que leur rapport « ambigu » avec l'amour.

Ce rapport « ambigu » s'explique nettement par le passé des personnages de l'œuvre. Compte tenu du fait que ceux-ci évoluent et grandissent au fur et à mesure avec l'écriture, leur vécu avec tous ses détails est bien renseigné. L'auteure prend le soin d'écrire et de montrer le degré de l'influence du milieu familial dans la vie des futures femmes. Ainsi, rares sont les histoires où la vie en famille est source de plénitude et d'épanouissement pour ces personnages dont la vie est marquée à jamais par une seule et même constante : la relation conflictuelle entre les pères et les filles.

Cependant, les personnages de l'œuvre arrivent, dans la plupart du temps, à dépasser le traumatisme causé par cette situation de manque d'amour filial. Et c'est par le biais de ce dépassement qu'il semble alors important, voire nécessaire, de penser aux liens entre les individus, et voir de plus près la vie des femmes mokeddemiennes avant, pendant et après l'amour des hommes, puisque celles-ci finissent toujours par trouver et se retrouver dans une autre relation d'« amour » plus solide et plus durable. Les femmes qui souffrent, les amoureuses épanouies puis déçues et celles qui écrivent finissent par atteindre les plus grands pouvoirs : « Celui de « la faculté intime qu'ont les individus à être atteints par les messages sonores qui transmettent [...] le sentiment d'être parvenu à l'instant accompli. » (Sloterdijk, 1998, 546). Mais avant d'atteindre « l'instant accompli » le personnage-fille doit en premier lieu vivre le sentiment de la haine à l'égard du père.

### **1. Au commencement était la haine.... :**

L'amour des deux parents est indispensable dans la vie d'un enfant, mais celui du père à l'égard de sa fille est très important puisqu'il va façonner, par la suite, le rapport de celle-ci aux autres hommes. Si la faille affective de l'amour du père est là, l'amour de plusieurs hommes ne suffirait pas à combler celui d'un enfant en manque de ce sentiment fondateur. La relation positive entre le père et sa fille est idéale pour l'équilibre puisqu'elle est un mélange d'admiration et de tendresse.

Dans l'œuvre de Malika Mokeddem, la relation père-fille est placée sous le signe de la haine, qui donne comme conséquence logique des personnages-enfantstraumatisés qui se sentent

déjà « orphelins de père ». Cette expression marque les romans aussi bien autobiographiques que fictionnels de l'auteure et donne, par conséquent, une résonnance tragique à l'écriture qui devient crue et haineuse. Cela est manifeste explicitement à travers les propos de la narratrice qui souhaite la mort à son père : « De toutes mes colères et mes peines. J'aurais voulu que tu meures sur l'instant tant m'étais tolérable ce sentiment que j'étais déjà orpheline de toi. » (Mokeddem, 2006, 08). L'absence de l'amour marque à jamais la narratrice de *Mes hommes* qui se remémore des souvenirs « noir et blanc », et traduit explicitement ce manque à travers desdires mélancoliques attestant de la démission de la fille de sa relation avec son père: « J'étais condamnée à vivre et à consigner, avec une rigueur de comptable, toutes les soustractions de l'amour, mon père. » (Mokeddem, 2006, 08)

La haine du père affichée ouvertement dans l'écriture serait le motif qui alimenterait toutes les recherches affectives effectuées par les personnages qui se fixent un objectif à long terme et qui sera atteint à l'âge adulte. Les femmes mokeddemeinnes quittent leur père pour rechercher l'amour des hommes dans une tentative de compenser les différentes failles affectives subies : « Je t'ai quitté pour apprendre la liberté. La liberté jusque dans l'amour des hommes. [...]. Tu n'as jamais vu aucun des hommes que j'ai aimés. Car cette liberté-là relève pour toi de la honte, du péché, de la luxure, mon père. Cette vie qui te reste taboue, je veux l'écrire jusqu'au bout. » (Mokeddem, 2006, 13)

Mais avant d'arriver à ce state de liberté sentimentale dans lequel le personnage féminin se libère de la haine d'un homme (le père) pour vivre intensément l'amour d'un autre (l'amant), ce même personnage devrait passer par une multitude de sortes d'amour compensatoire qui lui permettrait d'exister envers et contre tout. Cet amour est écouté et ressenti à un âge précoce, à l'âge de l'enfance. L'enfant Mokeddemien fuit la recherche de l'amour du père pour se lover dans l'amour-dit à travers les contes nocturnes de la grand-mère.

## **2. L'avant-goût de l'amour :**

Dans *La transe des insoumis*, le rôle du verbe de la grand-mère était crucial dans sa capacité de sauver la narratrice. En effet, la parole séductrice de la vieille a créé des ponts entre la petite insomniaque et le monde merveilleux des contes atteint grâce aux mots. Emmerveillée et captivée, elle découvre les nomades, le désert, le charme de la vie bédouine, des histoires qui l'aide à dépasser son monde hostile et dépourvu d'affection pour des ailleurs plus cléments : « Comme ma grand-mère, j'ai besoin des mots de départs et d'arrivées pour trouver le répit. La voix tantôt monocorde, tantôt hallucinée du désert. Comme elle, je n'ai que des mots, leur mémoire incrustée pour enjambrer les gouffres. » (Mokeddem, 2003, 26). Or, c'est que dans les

légendes qui retracent les amours interdites et plus précisément celle intitulée *Le lit debout*<sup>1</sup> que la narratrice se retrouve le mieux :

C'est la première histoire d'amour qu'on me raconte. Je ne sais pas ce que recouvre ce mot, amour. Mais sa charge d'énigmes et d'interdits opère. [...], je peux encore apercevoir les chambranles du métier à tisser. C'est un lit vertical, à n'en pas douter. Le temps qu'il reste dressé là, je me lèverai plusieurs fois dans la nuit pour aller me glisser derrière la trame avec l'espoir d'y surprendre la danse mystérieuse des amants disparus. (p.41)

Il est intéressant au travers de cette légende d'analyser le pouvoir séducteur de l'amour qui laisse la narratrice séduite par la parole dans un état semblable à « Certaines personnes [qui] se laissent séduire par l'[...] écoute. [...] Ecouter l'Autre est une qualité inestimable dans le contexte de la séduction, car écouter, c'est faire vivre. Ecouter, c'est faire dire, en même temps que dire » (Chebel, 1986,79). Ainsi, la narratrice grâce à la parole de l'aïeule, s'est vite retrouvée dans un autre univers qui la prépare à vivre les plus belles des sensations. Et c'est ainsi qu'elle commence à voyager virtuellement d'un monde réel sans charme et dépourvu de sentiments au monde imaginé mais épris d'amour. Ce *Lit debout* n'est qu'une métaphore érotique qui dévoile le pouvoir du désir et de l'amour puisqu'elle fait vivre, à l'instar de la narratrice, cette face mystérieuse d'une société conservatrice qui n'a pas de pouvoir sur l'amour. Cette légende constitue un véritable bouleversement par le jeu entre séduction, sensualité, amour et érotisme. C'est un jeu qui met en valeur une relation de l'un à l'autre. Un jeu marqué par la douleur, le

---

<sup>1</sup>Le conte du « Lit debout » - Hagitek-magitek, il était une fois un homme qui prisait les tapis au point de courir les steppes et les déserts, allant d'un souk à l'autre pour les admirer. Un jour il en découvrit un d'une splendeur inégalable. Il vendit la moitié de son troupeau pour l'acquérir. Dès lors, rien ni personne ne parvint à l'arracher à sa contemplation. En désespoir de cause, on alla quérir marabout et sorcier pour tenter de le désenvoûter. Rien n'y fit. Au bout de quelques jours de mutisme et de jeûne, l'homme se décida enfin à parler pour déclarer qu'il se laisserait mourir sur cette couche si on ne lui trouvait pas la femme qui avait réalisé ce chef-d'œuvre. La chose se révéla des plus aisées. Tous les marchands connaissaient la virtuose et se disputaient sa création. On la disait mariée à une brute. Il se murmurait que la malheureuse avait mis son aversion, son métier à tisser et son génie entre elle et le malotru. On prétendait qu'allécher par l'appât des gains, de plus en plus considérables, le mufle avait fini par la laisser à son art et prendre une seconde épouse... on dit qu'éclairé par toutes ces révélations, le fou de la belle devint imbattable dans l'art de déjouer les vigilances, de tromperies les surveillances pour s'introduire auprès d'elle. On dit que depuis, ces deux-là s'adonnaient toutes les nuits à d'étranges arabesques debout derrière la trame du métier. On dit que c'est pour ça qu'on a appelé le métier à tisser de la belle « le lit debout ». On dit que pour préserver le secret de ces amours, les marchands ont longtemps soutenu que cette dénomination s'inspirait de la faculté de ses tapis de figer les gens debout dans les souks à leur chevet. Le subterfuge ne fut éventé qu'après la mort des amants clandestins. » (Mokeddem, 2003, 39-40)

désir et la complicité. La narratrice qui découvre de nouvelles réalités méconnues jusqu'ici, commence déjà à savourer cet avant-goût de l'amour.

Cet avant-goût de l'amour est repris également à travers le mythe des enfants dormeurs inventé par des Schéhérazade complices de l'acte adultère. Ce mythe, qui s'inscrit dans le prolongement de la légende du *Lit debout* de la grand-mère, évoque le pouvoir de la parole, celle de la femme amoureuse qui use de mille ruses pour dérober le regard de la société de son aventure amoureuse. C'est un « extraordinaire tour de force » ce mythe féminin inventé comme le confirme la narratrice :

Me revient en mémoire ce que j'ai toujours considéré comme un extraordinaire tour de force [...] Combien de femmes se retrouvant enceintes, le mari absent ou mort, le décompte des mois ne pouvant lui en attribuer la paternité, ont cependant déclaré sans vergogne que le fœtus [...] s'est endormi longtemps dans leur ventre ! Avant de daigner un jour se réveiller et poursuivre sa croissance. J'ai toujours trouvé hilarante cette mythologie des embryons pouvant arrêter leur développement des mois voire des années durant pour le reprendre au gré de leur caprice. (Mokeddem, 2003, 96-97)

Le mythe des enfants dormeurs est une « belle ruse » arme des femmes infidèles contre la critique et le jugement social. Ce mythe d'amour est transmis pour sauver et protéger les femmes amoureuses : « Quelle autre Schéhérazade a été à l'origine de cette fable consommée de l'aveuglement qui continue à épargner tant de mères et d'enfants ? Ces femmes manifestent une affection particulière envers ces enfants-là, qu'elles appellent dormeur » (Mokeddem, 2003, 97)

C'est Ainsi qu'à travers ce qui se raconte, la narratrice arrive à sentir la charge d'énigmes et d'interdits que véhicule ce sentiment. Toute petite également, elle était certaine que les enfants dormeurs venaient d'un lit debout : « Petite, je me disais déjà que l'enfant dormeur provenait sûrement d'un lit debout. » (p.97). Toute petite, elle devinait les miracles de l'amour et son pouvoir sur l'être. Elle voyait comment les femmes conteuses, les « Schéhérazade », inventaient leur propre parole pour légitimer leurs amours interdites. Elles participent toutes ainsi, grâce à la parole et la dissimulation à la protection du secret des amoureux.

### **3. Les amours fautes :**

Lorsque les liens entre les individus sont régis par les principes de la société traditionnelle, l'amour devient certainement le plus grand des tabous. Les femmes que décrit Malika Mokeddem réagissent par la transgression dans les dires et les actes lorsqu'il s'agit de vivre l'amour. Le roman *Des Rêves et des assassins*, à travers l'expérience douloureuse vécue par Kenza la narratrice et son amie Selma, retrace la douleur de la femme intellectuelle amoureuse déçue mais aussi choquée à cause du comportement lâche de son amoureux :

Je marche, les mains enfouies dans les poches. Pense à Selma qui doit encore pleurer, plaie rouverte. S'est-elle jamais fermée, cette blessure-là ? Non. Dans la voix de Selma, les larmes ne sont jamais loin. Même dans la colère. Même dans la joie ou la dérision. La douleur est juste derrière. Il y a deux ans, ses études finies, son amoureux l'a abandonnée pour épouser une fillette choisie par ses parents. Lui aussi. Attitude commune à tant d'étudiants. L'élite zaâma! (Mokeddem, 1995, 49).

Les intellectuelles « amoureuses » n'admettent pas la « lâcheté » de leurs amoureux. Ce comportement indigne de « l'élite », qui reste sans pouvoir devant la tradition et la famille malgré le savoir acquis sur les bancs de l'université, irrite ces femmes délaissées et abandonnées seules face à leur destin. Kenza a essayé de sauver son amie Selma de la dépression en la consolant mais en vain car le mal était très grand. Selma a fini par se rendre à l'évidence et, contre sa volonté, elle a essayé de trouver une solution à son chagrin dans l'errance : « Quand elle rentrait, elle me disait souvent : « Je ne vois pas les gens. Je ne vois pas les lieux. Parfois, je ne sais même plus où je suis. J'ai seulement la sensation que les rues sont des torrents qui charrient des débris humains. J'y suis une goutte de sang » (Mokeddem, 1995, 52).

L'errance ici est symbolique et renvoie à la perte de Selma qui ne reconnaît rien autour d'elle et qui se laisse emporter ici et là dans des rues qu'elle a l'habitude de fréquenter et qui lui sont devenues étrangères. Elle marche donc sans le moindre repère et finit dans une chute affective des pires car elle anéantit terriblement son être.

Kenza, de son côté, veut se montrer forte et fait preuve d'un grand courage. Elle veut démontrer que le mal généré par la déception amoureuse n'est qu'un passage obligatoire pour forger sa personnalité et donner de l'élan à sa vie : « Et puis quoi ? Après le manque, l'amour et la terreur, était-il possible que le désespoir me fût épargné ? Me voilà comblée. Maintenant je suis vraiment vivante. » (Mokeddem, 1995, 60). Mais après la déception, elle a fini par se dire que le pire est déjà passé. En mélangeant tous les sentiments : manque, amour et terreur, elle sort plus forte puisqu'elle choisit de vivre « Je suis vraiment vivante ». Elle pleure certes la trahison de son amant mais elle reste forte et s'en sort de manière intelligente et remarquable. Sa force de caractère forgée, grâce aux différents traumatismes vécus à l'âge d'enfance et d'adolescence, la rend particulière et différente de son amie Selma qui reste, tout au long du roman, très fragile.

Les victimes de l'amour dans *Des rêves et des assassins* sont nombreuses. Elles sont représentées comme des personnages déchirés entre ce qu'ils désirent vivre et ce que choisit la tradition à leurs amoureux. Ces personnages féminins baignent dans l'amour, dans l'affection perdue au sein de leurs familles et recherchée auprès des hommes. Ils sont victimes de ce sentiment et de la confiance accordée à des êtres-aimés qui finissent par les quitter au profit des femmes vierges choisies par leurs parents : « combien sont-elles, celles que leurs amoureux

quittent pour aller épouser des vierges soumises à la tradition.»(Mokeddem, 1995, 54). Ces personnages victimes finissent par continuer à exister dans la douleur qui s'exprime tantôt par le défoulement, tantôt dans la discrétion par le non-dit. Mais dans les deux cas, Malika Mokeddem, en présentant les maux de ses personnages, « nous plonge dans l'intimité de leur conscience »<sup>1</sup> et nous fait vivre des amours fautes et la souffrance des jeunes filles universitaires séduites puis abandonnées.

Comme déjà souligné précédemment, c'est la société qui gère les liens entre les individus. L'amour en dehors du mariage, dans l'œuvre de Mokeddem, est donc pour la société, non seulement tabou mais une faute grave et impardonnable. Elle entraîne la femme dans l'humiliation et la négation. Ces femmes amoureuses doivent en contrepartie assumer seules les conséquences de cet « amour faute »<sup>2</sup> qui laisse toujours des blessures incurables :

Cette attitude témoigne de la profonde solitude des femmes dans leur combat. Et leurs conditions d'existence font que cette blessure demeurera perpétuellement ravivée. A jamais incurable. L'amour faute ne peut engendrer et nourrir que de fausses amours. Et nombre d'entre nous se retrouvent seules avec d'immenses rêves d'amour inassouvis (Mokeddem, 1995, 57)

Le sort amoureux des personnages féminins, universitaires et intellectuels, est pitoyable puisque ceux-ci se sont engagés dans des relations amoureuses sans lendemain. En effet, l'amant parti, ils se trouvent seuls à endosser le « déshonneur » et le mal aussi bien physique que moral. Les personnages se cherchent donc et ils ne savent pas sur quels modèles ils peuvent compter pour se reconstruire. Et c'est ainsi qu'ils changent carrément de perspective en se lançant cœur et âme dans une nouvelle aventure amoureuse.

#### **4. Quand l'écriture devient amour :**

Les personnages féminins de l'œuvre sont toujours au bord du gouffre après avoir vécu d'innombrables déceptions au nom de l'amour. Mais, au moment de la chute, ils arrivent toujours à s'accrocher à un fil « mystérieux » afin de ne pas tomber. Ils ont tous la même envie de renaître, de vivre les choses autrement et, pour cela, il faut savoir résister et aimer. Seule l'écriture a favorisé leur nouvelle façon de voir la vie. L'écriture devient le nouvel amour qui triomphe envers et contre tout :

Je me prends à ironiser : « sans famille par bataille, sans enfants par choix, aimante sans amant... ». De la survie, de la résistance par la lecture en passant par les mots des refus, des ruptures, un jusqu'au-boutisme qui culmine avec l'écriture. L'écriture a cassé tout ce qui n'était pas elle, d'elle, pour régner presque sans partage. (Mokeddem, 2003, 35)

---

<sup>1</sup>Raimond Michel, Le roman, Paris, Armand Colin, 2000

<sup>2</sup>Expression utilisée par l'auteure Malika Mokeddem dans son roman des rêves et des assassins

Avec le recul, le personnage mokeddemien comprend mieux sa situation, s'en moque et se remet à l'écriture qui lui permet de se situer dans un contexte hors d'atteinte. L'écriture qui « casse tout » et qui triomphe est donnée à lire implicitement, dans l'extrait, comme une opportunité pour objectiver les douleurs et les souffrances dans le but de les repousser à l'extérieur de l'être. Or, cet acte est toujours vécu comme une dure épreuve nécessaire à la survie de la narratrice qui explique métaphoriquement l'effet exercé par l'écriture qui est reliée à son corps, à ses nerfs et à son sang : « C'est ça. J'écris avec ses fils directement branchés sur mes nerfs. J'écris avec des battements de mon sang. Quand je parviens enfin à m'arracher à cette plaie, j'en reste sonnée » (Mokeddem, 2003, 167). Ecrire est également vécu comme une expérience vitale, et ressentie comme une fièvre qui s'introduit dans le corps de la narratrice pour l'aider à se rétablir :

Faire l'écrivain comme on fait la fièvre ? Et en revenir comme on sort du lit guéri d'une maladie. Cette perception m'avait fait sourire. Car l'écriture est à l'opposé du faire comme la médecine. Toutes les deux relèvent plutôt de l'ordre du vital, de la nécessité, dévorant de façon impérieuse la vie entière d'avance assujettie. (Mokeddem, 2003, 168)

La comparaison de l'écriture à la fièvre qui délivre, est très parlante. A travers cette figure, la narratrice introduit les similitudes entre les bienfaits de la fièvre et ceux de l'écriture. Cette fièvre guérit et aide à sortir du lit rétabli ce qui correspond métaphoriquement à l'achèvement d'un projet d'écriture. En effet, le corps en quittant le lit « se débarrasse » du malaise physique et l'écriture est la cure nécessaire pour délivrer le corps et le cœur grâce aux mots. Dès lors, l'un des résultats de l'écriture, chez le personnage mokeddemien, pourrait bien être celui de mettre en mots des pulsions, des haines, des obsessions ou des regrets jusque-là refoulés.

Par ailleurs, si l'écriture se présente comme une sorte de thérapie du personnage, elle est également séductrice pour le lecteur. C'est une écriture dans laquelle les mots sont en harmonie parfaite avec tous les sens de l'être, une écriture qui séduit puisque respirante, donneuse de souffle et productrice d'une sorte de jouissance, celle qui dépasse les sens. Ainsi, l'œuvre de Mokeddem cherche à séduire le lecteur pour l'amener à s'interroger sur ce qui est écrit et ce qui est dénoncé à travers les mots. L'œuvre propose donc une autre forme d'amour et une forme de jouissance d'ordre intellectuel.

### **5. Quand écrire c'est jouir :**

Pour finir ce que nous avons commencé, il est bien utile d'énoncer un passage qui traite de la jouissance intellectuelle pour témoigner de sa valeur dans l'acte d'écrire et celui de lire, deux actes que nous qualifions d'amoureux car jouissifs :

La jouissance intellectuelle est l'aboutissement de tout procès cognitif, et survient subitement même dans la solitude la plus stricte, comme à la suite d'une forme quelconque d'échange. Elle survient quand la compréhension est nouvelle pour un seul être pensant (éduquer, apprendre...), mais surtout quand nouvelle elle l'est pour tous les êtres pensants (découvrir, créer...). Le phénomène est fondamental car si l'esprit peut hésiter entre comprendre ou croire comprendre, il n'hésite nullement entre jouir ou croire jouir. La jouissance intellectuelle est la grande réussite de la sélection naturelle, car elle permet la sélection culturelle et, à sa suite, la créativité humaine. La jouissance intellectuelle impulse notre indolence et l'oriente vers la connaissance intelligible, qui s'avère décisive tant pour la survie du corps que pour l'élévation de l'âme. (Wagensberg, 2012, 79).

Dans l'œuvre de Mokeddem, écrire est un choix qui s'impose aux personnages après avoir vécu d'autres expériences douloureuses, comme précédemment cité. Ce choix fournit des éléments nécessaires pour permettre à leur esprit de découvrir une autre forme d'amour et celle du plaisir d'un autre commencement plus attrayant :

Haletant sous l'emprise de cette obsédante incantation. Leïla s'arrêta. Elle prit sa plume. Raconter ? Raconter... Mais par quoi commencer ? Il y avait tant à dire ! Elle n'eut pas à chercher longtemps. Sa plume se mit à écrire avec fébrilité, comme sous la dictée de l'aïeule qui revivait en elle. Un souffle puissant dénoua ses entrailles et libéra enfin sa mémoire. (Mokeddem, 1990, 321)

Ces personnages ont dû passer par des chemins jonchés d'embûches avant de parvenir à ce stade d'indépendance affective à l'égard des hommes et de maturité intellectuelle au sens propre du terme. Leïla, le médecin du village dans le roman *Les hommes qui marchent*, finit par céder à la tentation de l'écriture comme une urgence pour dire le passé, et pour commencer elle a juste écouté la voix de sa grand-mère. Cette écriture libératrice est une nécessité pour Leïla afin de sentir et d'accéder à la jouissance scripturale.

Après tant de défaite, le personnage féminin de l'œuvre exprime son désir d'écrire et démontre clairement le lien affectueux nécessaire pour se reconstruire et jouir de ce (re)commencement :

Je veux [...] écrire les pas des mots et les mots des pas, sur ces seuils hauts [...] Et dans la quiétude de l'écrit, sur ces lieux ouverts, je ne veux entrer dans rien mais tout embrasser, à la fois. Je veux débarrasser ma vie de ses fardeaux. Je la veux comme un seuil, ma vie, ouverte et traversée de contrastes. Je la veux tissée d'écrits, métissée [...] Je la veux mosaïque, scintillante de différences. A l'aune généreuse de la poésie, elle va déplier ses atours, déployer ses attraits et va s'offrir chaque instant comme conquête recommencée. (Mokeddem, 1992, 114)

L'écriture offre au personnage la possibilité et le courage de partir à la conquête de nouvelles possibilités d'exister. Un nouveau commencement qui l'aide à changer sa trajectoire et métamorphose sa vie en profondeur. Par-là, une nouvelle expérience positive se crée et à travers cette écriture/création, il est bien question de donner à lire réellement ou symboliquement ce qui ressent, positivement ou négativement l'être. Le personnage dépasse ainsi l'ordre de l'intime singulier pour aller explorer les autres sphères de l'intime collectif : « la jouissance éclate dans

l'intimité, mais elle a besoin de se projeter, immédiatement après, vers le plus grand nombre possible d'autres intimités »<sup>1</sup>.

L'écriture est alors élaboration de plus en plus exigeante qui va du corps à l'esprit et qui s'achemine vers un ordre symbolique de jouissance. La fonction de l'écriture apparaît bien comme une tentative de rétablir le lien entre le monde extérieur perçu et vécu et un monde intérieur propre au personnage. L'écriture est subséquemment déplacement vers des espaces infinis de l'être et de sa vie pour se débarrasser de ses fardeaux comme le dit Yasmine dans *Le siècle des sauterelles* « Et dans la quiétude de l'écrit. [...]. Je veux débarrasser ma vie de ses fardeaux ». C'est ainsi qu'écrire est une expérience ouverte et scintillante pour la vie du personnage qui lui permet de reprendre après chaque perte.

Par les mots écrits, les écrivaines de l'œuvre de Mokeddem confient leur amour d'écrire qui se fait dans la jouissance absolue, passant par plusieurs étapes : le désir, puis par la fièvre du plaisir de l'enfantement des mots pour arriver à la jouissance scripturale qui demande à son tour une pleine jouissance des sens

L'écriture [...] m'a été salutaire. Elle m'a effacée de la terre [...] de tout désamour, blessure [...] Les mots [...] ont remis la pendule de la mémoire à l'heure de la nécessité. J'en suis sortie délivrée des refus, des hantises. Avec la volonté de me réconcilier, de me ruer. D'aller à l'essentiel dans l'écriture aussi. (Mokeddem, 1992, 232-233).

Avec cette manière de « tout oublier », même l'oubli de soi, en écrivant, les personnages féminins qui se convertissent en écrivaines donne à lire la possibilité de concevoir l'acte d'écrire comme un acte salutaire, salvateur et jouissif. Un acte d'amour qui traduit un vécu multiple et une panoplie de sensations. C'est un acte d'amour qui relie les souffrances et les joies, les amours-fautes et la paix intérieure, les soumissions momentanées et les différentes révoltes. Ce genre d'écriture et une sorte d'acte d'amour qui « libère désirs et fantasmes »<sup>2</sup> selon l'expression de Béatrice Didier (Didier, 1981, 36).

## **Bibliographie**

CHEBEL Malek, *Le livre des séductions*, Paris, Lieu Commun, 1986

DIDIER Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, Écriture, 1981

JEZEGOU Frédéric, *Dictionnaire des citations*, disponible sur <https://dicocitations.lemonde.fr>, 2010, consulté le 10.10.2019 à 17h55

---

<sup>1</sup>Jorge Wagensberg, « Jouissance intellectuelle et tristesse de la pensée », paru dans *Alliage*, n°61 - Décembre 2007, Jouissance intellectuelle et tristesse de la pensée, mis en ligne le 01 août 2012, URL : <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3471>.

<sup>2</sup> Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, Écriture, 1981.

LEBRUN Valérie, « Trajet d'une Lectrice amoureuse : Lecture de l'amour dans la littérature contemporaine de femmes (Québec-France, 1990-2016) », Thèse, Université du Québec, Martine Devaux, 2018

MOKEDDEM Malika, *Les Hommes qui marchent*, Paris, Grasset, 1990

MOKEDDEM Malika, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Ramsay, 1992

MOKEDDEM Malika, *Des rêves et des assassins*, Paris, Grasset, 1995

MOKEDDEM Malika, *La transe des insoumis*, Paris, Grasset, 2003

MOKEDDEM Malika, *Mes hommes*, Paris, Grasset, 2005, Alger, Sédia, 2006

RAIMOND Michel, *Le roman*, Paris, Armand Colin, 2000

SLOTEDIJK Peter, *Bulles*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Pauvert, 2002.

WAGENSBERG Jorge, *Jouissance intellectuelle et tristesse de la pensée*, in *Alliage*, 61, Culture...Science...Technique. Où va la science ? décembre 2007

### **Notice bio-bibliographique**

Souad ATOUI-LABIDI est maîtresse de Conférences A habilitée à Diriger des Recherches à l'Université Mohamed Boudiaf de M'Sila en Algérie ; elle y est membre du laboratoire de recherche sur La Poétique Algérienne. Elle travaille sur les littératures générales et comparées aussi bien françaises que francophones. Elle s'intéresse à la littérature algérienne des années 90 avec un intérêt particulier pour l'œuvre de Malika Mokeddem. Parmi ses publications : *Amour et désir dans l'écriture de Malika Mokeddem*, Revue des sciences sociales, université de Strasbourg, N°58 | 2017. ([souad.labidi@univ-msila.dz](mailto:souad.labidi@univ-msila.dz))

**L**es textes du présent ouvrage sont des contributions de chercheurs d'horizons culturels divers et appartenant à des générations différentes, ce qui permet un riche dialogue interculturel et intergénérationnel autour de la notion d'amour. Nos auteurs ont réellement créé avec leurs réflexions *Mille et Une Méditations sur l'Amour*. Ouvrage écrit collectif, ce volume enrichira, nous osons l'espérer, les recherches sur la notion de l'amour et sa relation avec la littérature, la philosophie, la société, la religion, la traduction, la linguistique, etc.



Dépôt légal : 2020MO1174

ISBN : 978-9920-39-375-1

Edition 2020

Imprimerie ALJANOUB  
33 Rue Mohammed Zerktouni  
Errachidia (Maroc)  
+212535791258  
+212661516755